

Simone de Beauvoir

Une mort
très douce

VesalBookshop.com

Gallimard

Simone de Beauvoir a écrit des Mémoires où elle nous donne elle-même à connaître sa vie, son œuvre. Quatre volumes ont paru de 1958 à 1972 : *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La force de l'âge*, *La force des choses*, et *Tout compte fait*, auxquels s'adjoint le récit de 1964, *Une mort très douce*. L'ampleur de l'entreprise autobiographique trouve sa justification, son sens, dans une contradiction essentielle à l'écrivain : choisir lui fut toujours impossible entre le bonheur de vivre et la nécessité d'écrire ; d'une part la splendeur contingente, de l'autre la rigueur salvatrice. Faire de sa propre existence l'objet de son écriture, c'était en partie sortir de ce dilemme.

Simone de Beauvoir est née à Paris le 9 janvier 1908. Elle fit ses études jusqu'au baccalauréat dans le très catholique Cours Désir. Agrégée de philosophie en 1929, elle enseigna à Marseille, à Rouen et à Paris jusqu'en 1943. *Quand prime le spirituel* fut achevé bien avant la guerre de 1939 mais ne paraîtra qu'en 1979. C'est *L'invitée* (1943) qu'on doit considérer comme son véritable début littéraire. Viennent ensuite *Le sang des autres* (1945), *Tous les hommes sont mortels* (1946), *Les mandarins*, roman qui lui vaut le prix Goncourt en 1954, *Les belles images* (1966) et *La femme rompue* (1968).

Outre le célèbre *Deuxième Sexe*, paru en 1949, et devenu l'ouvrage de référence du mouvement féministe mondial, l'œuvre théorique de Simone de Beauvoir comprend de

nombreux essais philosophiques ou polémiques, tels *Privilèges* (1955, réédité dans la collection « Idées » sous le titre du premier article, *Faut-il brûler Sade ?*) et *La vieillesse* (1970). Elle a écrit, pour le théâtre, *Les bouches inutiles* (1945) et a raconté certains de ses voyages dans *L'Amérique au jour le jour* (1948) et *La Longue Marche* (1957).

Après la mort de Sartre, Simone de Beauvoir a publié *La cérémonie des adieux* (1981) et les *Lettres au Castor* (1983) qui rassemblent une partie de l'abondante correspondance qu'elle reçut de lui. Jusqu'au jour de sa mort, le 14 avril 1986, elle a collaboré activement à la revue fondée par Sartre et elle-même, *Les Temps modernes*, et manifesté sous des formes diverses et innombrables sa solidarité totale avec le féminisme.

VesalBookshop.com

A ma sœur

VesalBookshop.com

*Do not go gentle into that good night.
Old age should burn and rave at close of day ;
Rage, rage against the dying of the light...¹.*

Dylan Thomas.

- [1.](#) N'entre pas sagement dans cette bonne nuit.
La vieillesse devrait brûler de furie, à la chute du jour ;
Rage, rage contre la mort de la lumière.

VesalBookshop.com

Le jeudi 24 octobre 1963, à quatre heures de l'après-midi, je me trouvais à Rome, dans ma chambre de l'hôtel Minerva ; je devais rentrer chez moi le lendemain par avion et je rangeais des papiers quand le téléphone a sonné. Bost m'appelait de Paris : « Votre mère a eu un accident », me dit-il. J'ai pensé : une auto l'a renversée. Elle se hissait péniblement de la chaussée sur le trottoir, appuyée sur sa canne, et une auto l'avait renversée. « Elle est tombée dans sa salle de bains ; elle s'est cassé le col du fémur », me dit Bost. Il habitait dans le même immeuble qu'elle. La veille, vers dix heures du soir, montant l'escalier avec Olga, ils avaient remarqué trois personnes qui les précédaient : une dame et deux agents. « C'est au deuxième étage et demi », disait la dame. Était-il arrivé quelque chose à madame de Beauvoir ? Oui. Une chute. Pendant deux heures elle avait rampé sur le plancher avant d'atteindre le téléphone ; elle avait demandé à une amie, madame Tardieu, de faire enfoncer la porte. Bost et Olga avaient accompagné le groupe jusqu'à l'appartement. Ils avaient trouvé maman couchée par terre dans sa robe de chambre rouge en velours côtelé. La doctoresse Lacroix, qui loge dans la maison, avait diagnostiqué une rupture du col du fémur ; transportée au service des urgences de l'hôpital Boucicaut, maman avait passé la nuit dans une salle commune. « Mais je l'emmène à la clinique C. », me dit Bost. « C'est là

qu'opère un des meilleurs chirurgiens des os, le professeur B. Elle a protesté, elle avait peur que ça ne vous coûte trop cher. Mais j'ai fini par la convaincre. »

Pauvre maman ! J'avais déjeuné avec elle à mon retour de Moscou, cinq semaines plus tôt ; comme d'habitude elle avait mauvaise mine. Il y avait eu un temps, pas bien lointain, où elle se flattait de ne pas paraître son âge ; maintenant on ne pouvait plus s'y tromper : c'était une femme de soixante-dix-sept ans, très usée. L'arthrose des hanches, qui s'était déclarée après la guerre, avait empiré d'année en année, malgré les cures à Aix-les-Bains et les massages : elle mettait une heure à faire le tour d'un pâté de maisons. Elle souffrait, elle dormait mal, en dépit des six cachets d'aspirine qu'elle avalait chaque jour. Depuis deux ou trois ans, depuis l'hiver dernier surtout, je lui voyais toujours ces cernes violets, ce nez pincé, ces joues creuses. Rien de grave, disait son médecin, le docteur D. : des troubles du foie, de la paresse intestinale ; il prescrivait quelques drogues, de la confiture de tamarine contre la constipation. Je ne m'étonnai pas, ce jour-là, qu'elle se sentît « patraque » ; ce qui me peina, c'est qu'elle eût passé un mauvais été. Elle aurait pu villégiaturer dans un hôtel ou dans un couvent qui acceptait des pensionnaires. Mais elle comptait être invitée, comme tous les ans, à Meyrignac, par ma cousine Jeanne, à Scharrachbergen où vivait ma sœur. Toutes deux avaient eu des empêchements. Elle était restée à Paris, vide, et où il pleuvait. « Moi, qui

n'ai jamais le cafard, je l'ai eu », me dit-elle. Heureusement, peu de temps après mon passage, ma sœur l'avait reçue en Alsace pendant deux semaines. Maintenant ses amis étaient à Paris, j'y revenais : sans cette fracture, je l'aurais certainement retrouvée ragailardie. Elle avait le cœur en excellent état, une tension de jeune femme : je n'avais jamais redouté pour elle un accident brutal.

Je lui téléphonai vers six heures, à la clinique. Je lui annonçai mon retour, ma visite. Elle me répondit d'une voix incertaine. Le professeur B. prit l'appareil : il l'opérerait le samedi matin.

« Tu m'as laissée deux mois sans lettre ! » me dit-elle quand je m'approchai de son lit. Je protestai : nous nous étions revues, j'avais écrit de Rome. Elle m'écouta d'un air incrédule. Son front, ses mains brûlaient ; sa bouche un peu tordue articulait avec peine et il y avait du brouillard dans sa tête. Était-ce l'effet du choc ? ou au contraire sa chute avait-elle été provoquée par une petite attaque ? Elle avait toujours eu un tic. (Non, pas toujours, mais depuis longtemps. Depuis quand ?) Elle clignait des yeux, ses sourcils se relevaient, son front se plissait. Pendant ma visite, cette agitation ne cessa pas un instant. Et quand elles retombaient, ses paupières lisses et bombées recouvraient entièrement ses prunelles. Le docteur J., un assistant, est passé : l'opération était inutile, le fémur ne s'était pas déplacé, trois mois de repos et il se ressouderait. Maman parut soulagée. Elle raconta, avec désordre : son effort pour

atteindre le téléphone, son angoisse ; la gentillesse de Bost et d'Olga. Elle avait été amenée à Boucicaut en robe de chambre, sans aucun bagage. Olga le lendemain lui avait apporté des affaires de toilette, de l'eau de Cologne, une jolie liseuse en lainage blanc. A ses remerciements, Olga avait répondu : « Mais, madame, c'est par affection. » Maman répéta plusieurs fois d'un air rêveur et pénétré : « Elle m'a dit : c'est par affection. »

« Elle avait l'air si confuse de déranger, si éperdument reconnaissante de ce qu'on faisait pour elle : elle fendait le cœur », m'a dit Olga le soir. Elle me parla, avec indignation, du docteur D. Vexé qu'on eût fait appel à la doctoresse Lacroix, il avait refusé de passer voir maman à Boucicaut le jeudi. « Je suis restée pendue vingt minutes à son téléphone, me dit Olga. Après ce choc, après sa nuit à l'hôpital, votre mère aurait eu besoin d'être réconfortée par son médecin habituel. Il n'a rien voulu savoir. » Bost ne pensait pas que maman ait eu une attaque : quand il l'avait relevée, elle était un peu égarée, mais lucide. Cependant il doutait qu'elle se rétablît en trois mois : en soi, la rupture du col du fémur, c'est sans gravité ; mais une longue immobilité provoque des escarres qui, chez les vieillards, ne se cicatrisent pas. La position couchée fatigue les poumons : le malade attrape une fluxion de poitrine qui l'emporte. Je m'émus peu. Malgré son infirmité, ma mère était solide. Et, somme toute, elle avait l'âge de mourir.

Bost avait prévenu ma sœur avec qui j'eus au téléphone une longue conversation : « Je m'y attendais ! » me dit-elle. En Alsace, elle avait trouvé maman si vieillie, si affaiblie, qu'elle avait dit à Lionel : « Elle ne passera pas l'hiver. » Une nuit maman avait eu de violentes douleurs abdominales : elle avait failli demander qu'on la conduise à l'hôpital. Mais, le matin, elle était remise. Et quand ils la ramenèrent en voiture, « enchantée, ravie » — comme elle disait — de son séjour, elle avait repris des forces et de la gaieté. Au milieu d'octobre cependant, environ dix jours avant son avarie, Francine Diato avait appelé ma sœur : « J'ai déjeuné tout à l'heure chez votre mère. Je l'ai trouvée si mal que j'ai voulu vous avertir. » Venue aussitôt à Paris sous un faux prétexte, ma sœur avait accompagné maman chez un radiologue. Après l'examen des clichés son médecin avait catégoriquement affirmé : « Il n'y a pas lieu de vous inquiéter. Une espèce de poche s'est formée dans l'intestin, une poche fécale, qui rend l'évacuation difficile. Et puis votre mère mange trop peu, ce qui risque d'entraîner des carences : mais elle n'est pas en danger. » Il avait conseillé à maman de mieux se nourrir et lui avait ordonné de nouveaux remèdes, très énergiques. « Tout de même, j'étais inquiète », m'a dit Poupette. « J'ai supplié maman de prendre une garde de nuit. Elle n'a jamais voulu : une inconnue couchant chez elle, elle ne supportait pas cette idée. » Poupette et moi nous convînmes qu'elle

viendrait à Paris deux semaines plus tard, au moment où je comptais partir pour Prague.

Le lendemain, la bouche de maman était encore déformée, sa diction embarrassée ; ses longues paupières voilaient ses yeux, et ses sourcils tressautaient. Son bras droit, qu'elle s'était cassé vingt ans plus tôt en tombant de bicyclette, s'était mal raccommodé ; sa récente chute avait abîmé son bras gauche : elle pouvait à peine les remuer. Heureusement, on la soignait avec une minutieuse sollicitude. Sa chambre donnait sur un jardin, loin des bruits de la rue. On avait déplacé le lit, on l'avait disposé le long de la paroi parallèle à la fenêtre, de manière que le téléphone, fixé au mur, se trouvât à portée de sa main. Le buste soutenu par des oreillers, elle était assise plutôt que couchée : ses poumons ne se fatigueraient pas. Son matelas pneumatique, relié à un appareil électrique, vibrait et la massait : ainsi les escarres seraient-elles évitées. Une kinésithérapeute, chaque matin, faisait travailler ses jambes. Les dangers signalés par Bost semblaient conjurés. De sa voix un peu endormie, maman me dit qu'une femme de chambre lui coupait sa viande, l'aidait à manger, et que les repas étaient excellents. Tandis qu'à Boucaut on lui avait servi du boudin aux pommes ! « Du boudin ! à des malades ! » Elle parlait avec plus d'abondance que la veille. Elle ressassait les deux heures d'angoisse où elle s'était traînée par terre, se demandant si elle réussirait à attraper le fil du téléphone et à attirer l'appareil jusqu'à

elle. « Un jour, j'avais dit à madame Marchand, qui vit seule, elle aussi : Heureusement, il y a le téléphone. Et elle m'avait répondu : Encore faut-il pouvoir l'atteindre. » D'un ton sentencieux, maman répéta plusieurs fois ces derniers mots ; elle ajouta : « Si je n'y étais pas arrivée, j'étais fichue. »

Aurait-elle pu crier assez fort pour être entendue ? Non, sans doute. J'imaginai sa détresse. Elle croyait au ciel ; mais malgré son âge, ses infirmités, ses malaises, elle était farouchement accrochée à la terre et elle avait de la mort une horreur animale. Elle avait raconté à ma sœur un cauchemar qui se reproduisait souvent : « On me poursuit, je cours, je cours, et je bute contre un mur ; il faut que je saute ce mur, et je ne sais pas ce qu'il y a derrière ; j'ai peur. » Elle lui avait dit aussi : « La mort elle-même ne m'effraie pas : j'ai peur du saut. » Tandis qu'elle rampait sur le plancher, elle avait cru que le moment de sauter était venu. Je lui ai demandé : « Tu as dû te faire très mal en tombant ? — Non. Je ne me rappelle pas. Je n'avais même pas mal. » Donc, elle a perdu conscience, pensai-je. Elle se souvenait d'avoir éprouvé un vertige ; elle ajouta que quelques jours plus tôt, après avoir pris un de ses nouveaux médicaments, elle avait senti ses jambes se dérober : elle avait eu juste le temps de s'étendre sur son divan. Je regardai avec méfiance les flacons qu'elle s'était fait apporter de son domicile — avec divers autres objets —

par notre jeune cousine Marthe Cordonnier. Elle tenait à continuer ce traitement : était-ce opportun ?

Le professeur B. vint la voir en fin de journée et je le suivis dans le corridor : une fois rétablie, me dit-il, ma mère ne marcherait pas plus mal qu'auparavant : « Elle pourra reprendre sa petite vie. » Ne pensait-il pas qu'elle avait eu une syncope ? Il n'en pensait rien. Il parut déconcerté quand je l'avisai qu'elle souffrait de troubles intestinaux. Boucicaut avait signalé une rupture du col du fémur et il s'en était tenu là. Il la ferait examiner par un médecin de médecine générale.

« Tu marcheras exactement comme avant, dis-je à maman. Tu pourras reprendre ta vie. — Ah ! je ne remettrai plus les pieds dans cet appartement. Je ne veux plus le revoir, Jamais. Pour rien au monde ! »

Cet appartement ; elle en avait été si fière ! Elle avait pris en grippe celui de la rue de Rennes que mon père vieillissant, devenu hypocondriaque, remplissait des éclats de sa mauvaise humeur. Après sa mort — suivie de près par celle de bonne-maman — elle avait voulu rompre avec ses souvenirs. Des années plus tôt, une de ses amies avait emménagé dans un atelier, et maman avait été éblouie par ce modernisme. Pour les raisons qu'on sait, on trouvait facilement à se loger, en 42, et elle put réaliser son rêve : elle loua un studio avec une loggia, rue Blomet. Elle vendit le bureau en poirier noirci, la salle à manger Henri II, le lit nuptial, le piano à queue ; elle garda les autres meubles et

un morceau de la vieille moquette rouge. Elle accrocha aux murs des tableaux de ma sœur. Dans sa chambre elle installa un divan. Elle montait et descendait alors allégrement l'escalier intérieur. En fait, je ne trouvais pas cet endroit très gai : situé à un deuxième étage, il y entrait peu de lumière malgré les grandes verrières. Dans les pièces du haut — chambre, cuisine, salle de bains — il faisait toujours sombre. C'était là que maman se tenait depuis que chaque marche de l'escalier lui arrachait un gémissement. En vingt ans, les murs, les meubles, le tapis, tout s'était sali et usé. Maman avait envisagé de se retirer dans une maison de repos quand, en 1960, l'immeuble avait changé de propriétaire et qu'elle s'était crue menacée d'expulsion. Elle n'avait rien trouvé qui lui convînt, et puis elle était attachée à son chez-soi. Ayant appris qu'on n'avait pas le droit de l'en chasser, elle était restée rue Blomet. Mais à présent, ses amies, moi-même, nous allions chercher une maison de retraite agréable où elle s'installerait dès qu'elle serait guérie : « Tu ne retourneras jamais rue Blomet, je te le promets », lui dis-je.

Le dimanche, elle avait encore les yeux mi-clos, la mémoire assoupie, et les mots tombaient de sa bouche en gouttes pâteuses. Elle m'a de nouveau décrit son « calvaire ». Quelque chose tout de même la reconfortait : qu'on l'eût transportée dans cette clinique dont elle surestimait les vertus. « A Boucicaut, ils m'auraient opérée hier ! Ici, il paraît que c'est la meilleure clinique de Paris. »

Et comme le plaisir d'approuver n'était complet pour elle que s'il se doublait d'une condamnation, elle ajoutait, faisant allusion à un établissement voisin : « C'est beaucoup mieux que la clinique G. On m'a dit que la clinique G. n'est pas bien du tout ! »

« Depuis longtemps je n'avais pas si bien dormi », me dit-elle le lundi. Elle avait retrouvé son visage normal, une voix nette, et ses yeux voyaient. Ses souvenirs étaient en ordre. « Il faudra envoyer des fleurs à la doctoresse Lacroix. » Je promis de m'en charger. « Et les agents ? est-ce qu'il ne faut pas leur donner quelque chose ? Je les ai dérangés. » J'eus du mal à la dissuader. Elle s'est appuyée contre ses oreillers, elle m'a regardée dans les yeux et elle m'a dit avec décision : « Vois-tu, j'ai abusé ; je me suis trop fatiguée ; j'ai été au bout de mon rouleau. Je ne voulais pas admettre que j'étais vieille. Mais il faut savoir regarder les choses en face ; dans quelques jours, j'ai soixante-dix-huit ans, c'est un grand âge. Je dois m'organiser en conséquence. Je vais tourner une page. »

Je l'ai considérée avec admiration. Elle s'était longtemps obstinée à se croire jeune. A une phrase maladroite de son gendre, elle avait répliqué un jour d'une voix fâchée : « Je le sais, que je suis vieille, et ça m'est assez désagréable : je ne veux pas qu'on me le rappelle. » Soudain, émergeant des brumes où elle avait flotté pendant trois jours, elle trouvait la force d'affronter, lucide et résolue, ses soixante-dix-huit ans. « Je vais tourner une page. »